

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Ah! ces femelles qui leur gâchent l'infini!

Ghislain Richer, *Meurtre sur le campus*, Chicoutimi, JCL, 2001, 264 p., 17,95 \$.

Anne-Michèle Lévesque, *Fleur invitait au troisième*, Hull, Vents d'Ouest, coll. « Azimuts », 2001, 176 p., 18,95 \$.

Laurent Laplante, *Des clés en trop, un doigt en moins*, Québec, L'instant même, 2001, 276 p., 24,95 \$.

Marie Caron

Number 105, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37324ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Caron, M. (2002). Review of [Ah! ces femelles qui leur gâchent l'infini! / Ghislain Richer, *Meurtre sur le campus*, Chicoutimi, JCL, 2001, 264 p., 17,95 \$. / Anne-Michèle Lévesque, *Fleur invitait au troisième*, Hull, Vents d'Ouest, coll. « Azimuts », 2001, 176 p., 18,95 \$. / Laurent Laplante, *Des clés en trop, un doigt en moins*, Québec, L'instant même, 2001, 276 p., 24,95 \$.] *Lettres québécoises*, (105), 33-34.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Ghislain Richer, *Meurtre sur le campus*, Chicoutimi, JCL, 2001, 264 p., 17,95 \$.

Anne-Michèle Lévesque, *Fleur invitait au troisième*, Hull, Vents d'Ouest, coll. « Azimuts », 2001, 176 p., 18,95 \$.

Laurent Laplante, *Des clés en trop, un doigt en moins*, Québec, L'instant même, 2001, 276 p., 24,95 \$.

POLAR
Marie Caron

Ah ! ces femelles qui leur gâchent l'infini !

*En matière de polar, le lecteur prend souvent le parti d'être à la fois paresseux
et indulgent, pour peu que l'intrigue soit un tantinet bien menée.
Reste à savoir jusqu'où cette indulgence doit aller.*

UNE MORT SUBITE, OU INHABITUELLE, est généralement considérée comme suspecte. On suppose une enquête de police, des détectives... Dans un roman, on suppose également que l'enquêteur puisse être n'importe qui. Après tout, Agatha Christie n'a-t-elle pas transformé une vieille demoiselle en redoutable limier ? Mais la digne Britannique, elle, innovait ; depuis, la chère miss Marple a conduit à une multitude d'avatars. À l'un d'eux on pourrait donner, tiens, l'identité de François Faggione. Un quidam parmi d'autres que ce Faggione : il est professeur retraité de droit criminel à l'Université de « Greenbrooke » (nom qui désigne, tous l'auront deviné, le fief de Jean Charest). Donc Faggione, misanthrope, misogyne, disgracieux, devra résoudre une affaire de meurtre en la digne Université de Greenbrooke.

Enfin, quand on dit meurtre... Le premier livre de l'avocat Ghislain Richer, puisque c'est de lui qu'il s'agit, s'intitule *Meurtre sur le campus*. Et telle sera l'hypothèse de la gent policière. C'est que Jean D. Couture — devenu pour ses concitoyens John Day par la grâce, dirions-nous, d'un darwinisme linguistique probablement particulier à notre beau pays —, ci-devant vice-recteur de l'université, est mort. Suicide, apparemment. Mais certains détails techniques — coupons court : une avalanche de polars nous ont renseignés sur les marques du suicide déguisé — incitent à croire au meurtre. D'où l'enquête, à laquelle sera mêlé le narrateur prénommé Lambert.

Meurtre à l'Université de « Greenbrooke »... La prémisse est réjouissante, sans être une première : Carolyn Heilbrun, professeure de littérature à l'Université de Columbia, a signé sous le pseudonyme d'Amanda Cross une série de polars dans lesquels sont compromis des universitaires, dont un *Mort à Harvard* pas piqué des vers. Tant qu'à se lancer dans la peinture et la critique de milieu — son *Meurtre sur le campus* étant à l'évidence prétexte à cela —, Richer eût pu afficher davantage de culot et de méchanceté. Greenbrooke, vraiment ! De toute façon, la critique sera plutôt bon enfant parce qu'elle sera diluée dans cette sauce humoristique qui ne cesse, depuis quelques années, de contaminer la littérature. Le professeur Faggione résoudra l'énigme (relativement ingénieuse en l'occurrence : on cherche un homme, on trouve une femme

qui n'est cependant pas la meurtrière), au passage mettra au jour une fraude financière impliquant le recteur et fera part de ses déductions au cours d'un dénouement à la Agatha Christie, tous suspects réunis. Et la vie à Greenbrooke continuera.

Meurtre à Val-d'Or

L'intrigue n'est pas si mal imaginée chez Ghislain Richer, mais elle manque singulièrement de substance. Là réside d'ailleurs l'un des drames du polar québécois : la plupart des auteurs sont incapables de donner à leurs histoires une profondeur de champ. Et c'est un défaut dont souffre également *Fleur invitait au troisième*, d'Anne-Michèle Lévesque, qui campe son intrigue en Abitibi.

La belle Fleur Desrosiers (!) fera l'erreur d'épouser Martial Latendresse (décidément...), un collègue qui n'a de tendre que le patronyme. Possessif, jaloux, l'homme bat sa femme pour un oui ou un non, lui faisant subir la spirale de la violence conjugale dont les ressorts sont bien connus ; l'auteure les expose de nouveau ici, mais de façon sommaire, et sans parvenir à quitter les ornières du lieu commun.

Fleur subit cette violence pendant deux longues années. Lance quelques appels à l'aide, tous ignorés. Seul Antoine, un ami d'enfance et ancien patron de Fleur — ancien, parce que des compressions budgétaires l'ont forcé à congédier la jeune femme, au grand plaisir de Martial et de sa jalousie —, fera un geste : il envoie le mari en voyage d'affaires, histoire de laisser à Fleur, maintenant décidée à s'en aller, le temps de se réfugier quelque part. Mais au retour de Martial, Fleur est morte, électrocutée dans son bain ; tout indique que l'événement est survenu le jour même du départ du mari. Ce dernier est accusé de meurtre, reconnu coupable à tort. Relâché après douze ans de prison, l'homme est bien décidé à se venger.

Pendant ce temps, les choses ont bougé à Val-d'Or. Antoine, recyclé dans l'immobilier payant — gros immeubles, bars... —, fraye avec des gens peu recommandables, sa route croisant fréquemment celle de la petite pègre locale qui a la main haute sur les danseuses et les prostituées. Notre



Ghislain Richer



Anne-Michèle Lévesque

homme, joueur de poker intempérant, a aussi de sérieux problèmes d'argent. De fil en aiguille, on découvrira en fait que l'entourage restreint de Fleur se composait de personnages à la moralité douteuse. Lequel a tué, et pourquoi ?

On ne vendra pas la mèche, ce ne serait pas gentil. Le lecteur ne s'en trouve pas moins en terrain connu, avec tous ces poncifs sur la violence conjugale, sur la violence sexuelle en prison, sur les trafics et les traits de caractère de la mafia locale... Le ton d'Anne-Michèle Lévesque est gentiment ironique : une qualité qui ne tarde pas à se transformer en défaut, car un tel parti pris amène l'auteure à rester en surface. Or, les éléments qui composent *Fleur invitait au troisième* ont été maintes fois abordés ailleurs et le livre, léger, donne ainsi l'impression d'une resucée. Voilà un polar qui se lit bien, et s'oublie tout aussi aisément. La narration de Mme Lévesque ne manque pas de vivacité, mais cela ne suffit pas à enrichir un genre qui montre ici des signes manifestes d'essoufflement.

Meurtre à Québec

Contrairement à Lévesque, Laurent Laplante, avec *Des clés en trop, un doigt en moins*, fait une première incursion dans le polar. Après plusieurs essais, dont *La personne immédiate* (l'Hexagone, 1998) et *La mémoire à la barre* (Écosociété, 1999), le journaliste de Québec signe ici, du reste, sa première fiction.

Pas mauvais, ce polar, mais pas complètement réussi non plus. Dans ce cas-ci, l'assassinat ne fait aucun doute : Diane Baril, une jeune coiffeuse qui joue à la femme fatale, est retrouvée morte dans son lit, le corps « lardé de

coups de couteau » et l'annulaire gauche sectionné par surcroît. L'imprudente jeune femme, divorcée du Dr Jean-François Baril et mère du petit Étienne, cinq ans, était la maîtresse de Tit-Nomme Gauthier, un colosse associé aux Hell's : il n'en faudra pas plus aux policiers Pharand et Marceau pour orienter leur enquête du côté du crime organisé.

En parallèle, il s'avère toutefois qu'au moins une autre personne avait décidé de tuer Diane : Paul Baril, l'ex-beau-père, que Laplante nous présente d'emblée comme l'assassin présumé.

De fait, *Des clés en trop, un doigt en moins* est un polar doublé d'une sombre histoire de famille. Six ans avant le meurtre, Françoise, la femme de Paul, apprenait qu'elle était condamnée, atteinte de cancer. Au même moment, Jean-François, étudiant en médecine, présentait Diane à ses parents. Une Diane enceinte, peu disposée à garder l'enfant mais extrêmement cupide. Les Baril, qui veulent être grands-parents, font à leur fils et à leur future bru une très juteuse proposition financière. Diane accepte donc, épouse Jean-François, constate ensuite qu'elle n'a nul besoin de s'embarrasser du mari pour continuer de toucher l'argent destiné à Étienne et divorce. Paul, lui, doit se rendre à l'évidence que son scénario comportait des effets pervers imprévus : ainsi Diane, mère indigne, empêche par surcroît le père et le grand-père de voir Étienne comme ils le voudraient. Estimant que les Baril ont été trahis, Paul décide donc de tuer Diane.

Son plan, minutieusement préparé, sera relaté, de façon rétrospective, en alternance avec les chapitres traitant de l'enquête menée par les policiers. On devine rapidement que le meurtrier n'est pas Paul Baril. Alors les Hell's ? Carmen, l'amie intime de Diane, est peut-être impliquée. Ou Jean-François.

Ce meurtre survenu rue Murray — une artère plutôt chic — est prétexte, pour Laplante, à évoquer le phénomène des enfants « clé au cou ». L'auteur semble en outre souscrire à l'idée, de plus en plus véhiculée par certains militants masculinistes, qu'en matière de garde d'enfants les tribunaux pénalisent d'emblée les hommes même lorsque les mères sont incompetentes. Selon un certain courant, en effet, ce sont les tribunaux qui empêchent le contact des pères avec leurs enfants, et non les pères qui, après s'être désintéressés de leur progéniture pendant des lustres, veulent maintenant en obtenir la garde parce que la pension alimentaire n'est plus déductible. En faisant de Diane une mère superlativement indigne, qui de plus insinue que Jean-François a peut-être un comportement « inapproprié » à l'égard de son fils — une accusation classique, dont les tribunaux se méfient pourtant de plus en plus —, Laurent Laplante livre, sous couvert de polar, un message quelque peu manichéen.

On peut faire du personnage de Diane une autre lecture que celle quasi imposée par l'auteur, la voir par exemple comme une femme qui a tiré parti de sa beauté et de son utérus pour accéder à une vie aisée. Mais Laplante reste lui aussi à la surface des choses. Sa fiction repose sur des antagonismes de sexes et de classes sociales mal exploités. Des auteures comme Minette Walters et Ruth Rendell ont montré qu'il y avait là matière à du grand roman policier. On en sera quitte, ici, pour une intrigue correctement menée et une balade dans Québec, de la rue Murray jusqu'au boulevard Laurier.



Laurent Laplante

Les Éditions Trois

Anne-Marie Alonzo

...et la nuit
84 pages
18,00\$



Veille
108 pages
15,00\$

3 Les Éditions TROIS

2033, avenue Jessop
Laval (Québec)
H7S 1X3
Tél. : (450) 663-4028
Fax : (450) 663-1639
edama@contact.net

DIFFUSION PROLOGUE